

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 17 JUILLET 1897

Les Enfants Martyrs

DEUX INNOCENTS

DEUXIÈME PARTIE

Par les Grandes Routes

VII

(Suite)

Charlot et Criquet n'en pouvaient plus.

—Allons, un peu de courage ! dit Borouille.

Et tapant sur ses poches :

—J'ai de quoi vous reconforter...

—Tu as de l'argent ?

—Un peu !

Charlot avait peur. L'air sinistre de Borouille l'effrayait. Quant à Criquet, naïf, il répétait :

—Est-il veinard tout de même, ce Borouille !

—Voyons, délibérons. Où voulez-vous que je vous conduise !... Nous pouvons prendre le train et débarquer à Paris. Moi, je ne serais pas éloigné de négliger un peu la capitale pour explorer la province... On la néglige trop la province... Il y a pourtant des coups à faire...

C'était son mot. C'était évidemment sa seule préoccupation.

—Moi, je vais du côté de Maubeuge, dit Charlot. Je veux revoir Bertine.

—Et moi aussi, alors, dit Criquet.

—Bon, va pour Maubeuge...

—Oui, mais je n'en puis plus, Borouille ! dit Charlot.

Et il se laissa tomber, harassé, sur la berge de la Seine.

—Soit ! reposons-nous, dit Borouille.

Et donnant de l'argent à Criquet :

—Tiens, Criquet, tu trouveras bien une auberge aux environs... Achète du pain, du fromage et de l'eau-de-vie...

Charlot le regardait et tout à coup il pâlit affreusement.

Pendant la nuit il n'avait rien remarqué d'étrange chez le jeune garçon.

—Borouille ! Borouille ! dit-il effaré !

—Quoi !

Et Charlot, du doigt, montrait les vêtements du bandit.

Sur les manches de la veste de velours marron, — cadeau de Criquet, — du sang était séché, mais bien visible quand même.

Sur les mains, des traces de sang, aussi ; sur les épaules du sang encore.

Charlot, terrifié, demandait :

—Qu'est-ce que tu as là ?...

Borouille devint blême. Mais se remettant vite :

—J'ai saigné du nez, dit-il tranquillement.

Il se laissa dégringoler le long de la berge et se lava la figure, les mains, lava aussi son veston, fit disparaître toutes les taches.

Charlot le regardait faire et dans sa tête deux idées se rapprochaient, pour se confondre et n'en être bientôt plus qu'une :

L'argent mystérieux qui remplissait les poches de Borouille !

Le sang qui souillait ses vêtements !

Lorsque Borouille eut fini sa lugubre besogne :

—Nous ne pouvons pas rester là, dit-il... Sur le bord de la Seine, il y a des auberges... et il me semble que pas loin d'ici, il doit s'en trouver une où je suis venu une fois, quand j'étais gosse... Nous y serons tranquilles... Cherchons-la...

Ils se remirent en route, silencieux.

Et Charlot, qui marchait derrière lui, regardait machinalement les épaules de l'assassin, ces épaules sur lesquelles avait sauté le sang du jardinier.

Borouille s'arrêta, montrant une maisonnette au bord de l'eau, délabrée et sordide, avec des bosquets derrière.

—C'est là, dit-il, je me souviens maintenant.

Un vieux à l'œil faux, à cheveux gris, au visage boursoufflé, balayait le seuil de la porte.

Borouille se présenta hardiment.

—Nous venons à déjeuner, dit-il. Et nous prendrons une chambre. Nous venons de loin. Nous cherchons du travail. Et nous avons besoin de nous reposer...

L'homme s'appuya sur son balai et les examina.

—Vous avez de quoi payer ?...

—Il nous reste quelques sous, assez, probablement, se hâta de répondre Borouille.

—Entrez. On vous fera une omelette.

Il était huit heures du matin.

Un poêle ronflait dans la pièce, emplie d'une chaleur lourde.

—Nous resterons chez vous jusqu'à demain, dit Borouille à l'aubergiste... Demain, nous repartirons...

—A votre aise, mon petit homme. Seulement vous payerez d'avance.

—Tout de suite, si vous voulez !

Et il paya. Après avoir déjeuné, Criquet et Charlot passèrent le reste du jour à dormir.

Quant à Borouille, il essaya de chercher le sommeil, mais vainement ; févreux, inquiet, il ne pouvait tenir en place ; alors, il fit monter un litre d'eau-de-vie dans la chambre qu'ils occupaient tous les trois, et s'attabla.

Il fut bientôt ivre-mort.

Vers cinq heures du soir, Charlot se réveilla. Il se sentait frais et dispos.

Il descendit sans faire de bruit, pour ne point réveiller Criquet.

Dans la cuisine éclairée par une lampe à pétrole, le vieil aubergiste préparait son repas du soir. Il faisait sa cuisine lui-même.

—Qu'est-ce que vous mangerez pour votre dîner ? demanda-t-il à l'enfant.

—Ce que vous voudrez... Nous ne sommes pas difficiles.

L'aubergiste semblait en veine de curiosité.

—Et vous venez de loin comme cela ?

—Oui, dit vaguement Charlot. La saison est dure. On ne veut d'ouvriers nulle part.

—Et vous allez à Paris, probablement ?

—Non. Qu'est-ce que nous ferions à Paris ? Nous espérons toujours qu'on nous donnera de la besogne le long de notre route, dans quelque fabrique, dans quelque usine.

—Quel est votre métier ?

—J'ai été apprenti dans un fabrique de tissus.

Le vieux se tut. La cuisine appelait toute son attention.

Sur la table, un journal trainait : le *Petit Montais*. Charlot le prit, pour se distraire, et le parcourut en se chauffant les pieds au feu qui pétillait. Dehors, la neige tombait. La campagne était toute blanche. La lune l'éclairait d'une lumière bleutée.

—C'est le journal qui vient d'arriver, dit l'aubergiste. Il paraît que la nuit dernière, un assassinat a été commis aux environs de Mantes...

—Ah ! fit Charlot.

Et il lut les faits divers.

Le vieux l'observait du coin de l'œil. Le *Petit Montais* racontait ce que nos lecteurs connaissent : la femme du jardinier, ne voyant pas revenir son mari, était accourue précipitamment à la maison, accompagnée par des voisins ; on avait trouvé le pauvre homme étendu raide mort ; immédiatement la justice avait été prévenue et la gendarmerie mise sur pied ; la femme avait déclaré ne point retrouver, dans un des tiroirs du secrétaire brisé, une somme de trois cents cinquante francs, en menue monnaie et on quelques pièces d'or, qui s'y trouvait avant son départ. Le journal donnait ensuite de nombreux détails sur le crime : le sang et la cervelle du jardinier avait sauté sur les moutons. "Nul doute, disait-il, que les vêtements de l'assassin n'en soient couverts."

Charlot replia le journal d'une main tremblante. Il essuya son front où coulaient des gouttes de sueur, et ses yeux un instant se voilèrent.

Pour l'enfant, cela ne faisait plus de doute : l'homme qui avait assassiné le jardinier, c'était Borouille.

L'argent venait de l'horrible crime. Et c'était avec cet argent-là qu'il avait mangé, le matin ; c'était grâce à cet argent que, depuis le matin, il avait si bien dormi ; c'était avec cet argent qu'il allait manger encore tout à l'heure !...

Il eut un éblouissement. Sa tête chancelait, ballante. Il sentait qu'il s'effondrait pour ainsi dire et tombait de sa chaise.

Une main vigoureuse le retint.

—Eh bien ! eh bien ! mon petit, vous vous endormez ?

C'était l'aubergiste qui le secouait.

Il reprit connaissance et essaya de sourire.

—Oui, dit-il. Il fait si chaud ici !

Il se leva, pas trop solide sur ses jambes. Il alla ouvrir la porte et resta quelques minutes dehors. Le froid le remettait. Il rentra.

L'aubergiste lui montra une table servie :

—Vous pouvez aller dire à vos camarades de descendre...

Charlot monta. Criquet venait de se réveiller. Quant à Borouille, son ivresse était complètement dissipée, et il se lavait la tête dans un seau d'eau glacée.

Cinq minutes après, ils étaient à table.

Le veston de velours de Borouille était séché ; on n'y voyait plus de traces de sang.

Mais les yeux de Charlot y étaient attachés invinciblement, retournés là par une force mystérieuse.